

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE
Naturaliste Canadien

Vol. VIII. CapRouge, Q., NOVEMBRE, 1876. No. 11

Rédacteur : M. l'Abbé PROVANCHER.

FAUNE CANADIENNE.

—
LES INSECTES.—NÉVROPTÈRES.

—
Fam. IV. AGRIONIDES, *Agrionidæ*.

(Continuée de la page 315).

—
2. Gen. LESTES, *Lestes*, Leach.

Yeux très éloignés, comme pédicellés. Lèvre inférieure large, un peu convexe antérieurement, avec ses deux divisions larges, obtuses, laissant entre elles une échancrure. Palpes labiaux avec le pénultième article portant une très longue épine. Ailes pédicellées, avec la plupart des aréoles pentagonales, et le stigma en carré long ; nervules antécubitales deux seulement. Pattes assez grandes, munies de cils longs, peu nombreux. Appendices supérieurs des mâles, en forme de pince, assez semblables à ceux des Caloptérix.

Les eaux stagnantes et remplies de plantes aquatiques sont celles qu'habitent de préférence les Lestes, et c'est là qu'on les rencontre d'ordinaire. La plupart se tiennent les ailes horizontales dans le repos, et un grand nombre, après avoir vécu quelques jours, se couvrent le corps d'une poussière bleuâtre qui obscurcit plus ou moins les couleurs

principales. Nous n'en avons encore rencontré qu'une seule espèce.

Lestes onguiculée. *Lestes unguiculata*, Hagen.—Longueur 1.25 pouce. D'un beau vert cuivreux ; le prothorax avec une ligne médiane étroite et une bande sur les côtés, jaune ; les côtés pruinés, jaunes, avec une large bande supérieure brune et une autre inférieure noire, cette dernière quelquefois obsolète ; dessous jaune. Pattes jaunes, les cuisses avec deux lignes noires, les jambes en dedans et les tarsi, noir. Dos de l'abdomen vert, brun-cuivreux à l'extrémité, les côtés jaunes, une lunule jaune à la base de chaque segment. Appendices supérieurs noirs, jaunes à la base, en pince, avec une dent à la base en dedans et une lamelle incisée au milieu ; les inférieurs étroits, allongés, recourbés à l'extrémité. Ailes hyalines ; stigma oblong, brun, ses côtés marginés de jaune ; 10-13 nervules antécubitales.

Peu commune.

Gen. AGRION, *Agrion*, Fabr.

Yeux éloignés l'un de l'autre, comme pédicellés. Lèvre inférieure profondément échancrée, avec les divisions presque arrondies. Pattes peu longues, ayant des cils courts. Ailes pédicellées, avec la plus grande partie dès aréoles quadrilatères ; le secteur apical droit, l'espace post-costal simple ; l'espace quadrangulaire trapézoïdal, avec l'angle extérieur inférieur aigu ; stigma en losange. Appendices abdominaux du mâle courts.

Les Agrions, qu'on peut distinguer à première vue des Lestes par la brièveté des cils que portent leurs pattes, se rencontrent comme eux dans les lieux herbeux et humides

Il est probable que nous en possédons un grand nombre d'espèces, cependant nous n'avons encore rencontré que les huit qui suivent :

- Couleur, vert métallique 1. *irene*.
 Couleur, brun cuivreux ;
 Dos du prothorax roux, avec une strie verdâtre continue
 de chaque côté ;
 Segments abdominaux 8-9 bleus, avec une tache noire
 de chaque côté 2. *Ramburil*.
 Segments abdominaux 4-9 bleus sur les côtés 3. *iners*.
 Dos du prothorax brun-cuivré, avec une strie latérale
 verdâtre formant un ! 4. *positum*.

Couleur, rouge ou jaune roux ;

Dos du prothorax roux, plus ou moins obscurci de brun. 5. **Saucium**.

Dos du prothorax brun cuivré avec une strie rousse de chaque côté. 6. **Canadensis**, n. sp.

Couleur, bleu, du moins dans les ♂ ;

Cuisses et jambes avec une ligne noire en dehors.... 7. **civile**.

Cuisses avec une ligne en dehors et jambes avec cette ligne en dedans noire 8. **durum**.

1. **Agrion paisible**. *Agrion irene*, Hagen.—♂ Longueur 1.10 pouce; extension des ailes 1.20 pouce. D'un vert cuivreux brillant, tête en avant jaune, l'épistome taché de vert; 3e article des antennes avec un petit anneau pâle. Bord postérieur du prothorax large et triangulaire. Dos du thorax d'un vert cuivré brillant, les côtés jaunâtres, verts en haut. Pattes pâles, linéolées de noir extérieurement. Abdomen grêle, vert-cuivré, les côtés avec une lunule basilaire jaune sur les segments 3-6; segment 8 avec une tache apicale, 9 avec une tache dorsale triangulaire, et 10 presque en entier, bleu, ce dernier segment à bord incisé; appendices extrêmement courts, les supérieurs bifides, obtus, les inférieurs plus longs, tuberculeux. Ailes hyalines, stigma court, en losange, jaunâtre; de 10-11 nervules post-cubitales.

♀. Bord postérieur du prothorax à 2 échancrures. Segment 9 de l'abdomen bleu aux côtés, et 10 au sommet, ce dernier fendu, avec les appendices courts, obtus, jaunes. Point d'épine ventrale au 8e segment.

Peu commun.

2. **Agrion de Rambur**. *Agrion Ramburii*, Selys—♂ Long. 1.20 pouce; extension des ailes 1.20 pouce. D'un brun cuivré varié de vert et de bleu. Tête avec un point occipital de chaque côté vert, la bouche et le devant jaunâtre. Prothorax à bord postérieur petit, avec un petit tubercule aplati au milieu; dos du thorax brun cuivré, chaque côté avec une étroite strie verte; les côtés verdâtres avec une petite ligne verte aux milieu près de l'aile. Pattes pâles, noires extérieurement. Abdomen brun-cuivré, les côtés verdâtres, segments 3-6 avec un anneau basilaire jaune interrompu au milieu; 8-9 bleus avec une tache noire de chaque côté. Appendices courts, les supérieurs épais, triangulaires, excavés en dedans; les inférieurs aigus, onguiculés; dernier segment avec le bord postérieur élevé et bifide au milieu. Ailes hyalines; stigma court, rhomboïdal, noir dans les antérieures, jaune dans les inférieures.

♀. Thorax d'un jaune rougeâtre, avec une large bande brun-cuivré au milieu ; tout le dos de l'abdomen brun-cuivré, ou noir praineux. Stigma jaune dans les 4 ailes.

Commun.

2. **Agrion lourd.** *Agrion iners*, Hagen.—Long. 1.05 pouce ; extension des ailes 1.05 pouce. Noir cuivré varié de vert et de bleu ; occiput avec un point vert de chaque côté. Prothorax à bord postérieur élargi au milieu, arrondi, à peine élevé ; dos du thorax brun cuivré, chaque côté avec une strie verte étroite ; côtés verts avec une ligne noire au milieu. Pattes noires, les cuisses et les jambes vertes en dedans, les tarses en partie verts. Abdomen brun-cuivré, les premières articulations d'un brun d'acier, segments 3-5 avec un anneau jaune basilaire interrompu au milieu, 8 entièrement bleu, 9-10 avec les côtés bleus ; appendices courts, les supérieurs obtus, les inférieurs un peu plus longs, cylindriques, courbés ; bord postérieur du segment terminal élevé et bifide au milieu. Ailes hyalines ; stigma rhomboïdal, noir dans les ailes antérieures et brun dans les postérieures. 8 post-cubitales.

♀. *Va. aurantiaca*. Tête verte en avant, avec points occipitaux bleus. Dos du thorax orange avec une large bande brun-cuivré au milieu, les côtés d'un vert sale. Abdomen brun-cuivré, les côtés vert sale, le 1er segment orange, le 2e orange avec une tache brun-cuivré au sommet, 3-5 avec un anneau basilaire jaune interrompu au milieu, le reste brun-cuivré. Pattes pâles avec une ligne brune en dehors. 8e segment abdominal avec une épine ventrale.

Commun.

4. **Agrion Constant.** *Agrion positum*, Hagen.—Long. 1 pouce, extension des ailes 1.10 pouce. Brun cuivré varié de vert. Tête brun-cuivré, jaune verdâtre en avant avec 2 taches occipitales vertes. Lobe postérieur du prothorax petit, arrondi et prolongé au milieu ; dos du thorax brun cuivré, chaque côté antérieurement avec une strie étroite et un point ! aux ailes verdâtre, côtés vert jaunâtre avec une ligne noire au milieu. Pattes jaunâtres, les cuisses et les jambes noires extérieurement. Abdomen brun-cuivré, ses côtés vert-jaunâtre, le brun cuivré se dilatant en avant le sommet de chaque segment ; les articulations noires, la 1ère verte ; segments 3-7 avec une lunule basilaire jaune, le dos du dernier segment a quelquefois une tache pruneuse quadrangulaire, son bord postérieur est relevé et bifide au milieu ; appendices courts, jaunes, les supérieurs tuberculeux avec une petite dent en dehors, vers le milieu, les inférieurs plats, recourbés, avec l'ex

trémité noire, dentelée. Ailes hyalines; stigma rhomboïdal, brun, entouré d'une ligne pâle.

♀ Taches occipitales bleues. Segment terminal de l'abdomen à bord postérieur jaune, entier, point d'épine ventrale au 8e, les appendices courts, trigones, rapprochés, jaunes.

Commun. Les stries du dos du prothorax de cette espèce figurant un point d'exclamation, avec les articulations noires de son abdomen, distinguent particulièrement cette espèce de la précédente.

5. Agrion blessé, *Agrion saucium*, Burm.—Long. .88 pouce; extension des ailes 1.05 pouce Rouge; tête en dessus noire. Lobe postérieur du prothorax court, sub-déprimé au milieu; dos du thorax noir, ses côtés rouge-jaunâtre. Pattes jaune-pâle. Abdomen rouge, le segment 7 a ses côtés au sommet noirs, le reste des autres segments entièrement noirs; appendices courts, rouges, les supérieurs déprimés, étroits; les inférieurs un peu plus larges, onguiculés, le segment 10 a le bord postérieur élevé et échancré. Ailes hyalines; stigma rhomboïdal, brun. 8-11 nervules post-cubitales.

♀ Dessus de la tête brun, dos du thorax rouge; sommet du segment 7 avec un point, et 8-9 entièrement noirs; appendices courts, rouges, trigones, segment 8 avec une longue épine ventrale.

Très commun et des plus faciles à distinguer par sa couleur rouge.

6. Agrion du Canada. *Agrion Canadense*, nov. sp. ♂—Long. 1.05; pouce extension des ailes 1-20 pouce. D'un roux jaunâtre; tête et thorax fortement vilieux. Tête noire, roux-jaunâtre en avant, avec deux taches apicales jaunes en forme de coin, les antennes aussi jaunes à la base. Lobe postérieur du prothorax court, arrondi; dos du thorax roux-jaunâtre avec une bande médiane noir-cuivré, les côtés jaunâtres avec une bande noir-cuivré au haut et une petite ligne noire au milieu près de l'aile. Pattes jaune pâle avec une ligne noire sur les cuisses et les jambes en dehors. Abdomen roux-jaunâtre, le 1er segment avec une tache noire à la base, 2-5 avec une tache noir-cuivré au sommet et les articulations pâles (le reste manquant). Ailes hyalines; stigma très pâle, rhomboïdal, avec son angle inférieur postérieur arrondi; 12 nervules post-cubitales.

♀ Abdomen noir-cuivré sur le dos, jaune-roussâtre sur les côtés, les articulations des segments 1-6 avec un anneau pâle interrompu au milieu, quelquefois 2-7 jaune roussâtre à la base, 8-10 entièrement noirs

sur le dos, jaunâtres en dessous, 8 avec une forte épine ventrale, 10 à bord postérieur jaune, relevé et bifide au milieu; les appendices jaunes, courts, les supérieurs épais.

Assez commun. La femelle ressemble beaucoup à celle de *iners*, cependant elle s'en distingue par des taches occipitales en coin, le dos de son thorax roussâtre avec une bande brun-cuivré au milieu, tandis que dans l'*iners* les taches occipitales sont circulaires, et le dos du thorax noir-cuivré avec une strie rougeâtre de chaque côté.

7. Agrion civil. *Agrion civile*, Hagen.—Long. 1.25 pouce; extension des ailes 1.55 pouce. Brun cuivré varié de bleu; tête et thorax vilieux. Tête en avant bleue, occiput avec une tache bleue, allongée de chaque côté. Bord postérieur du prothorax arrondi, entier; dos du thorax noir-bronzé avec une large strie bleue de chaque côté; les côtés bleus, pruinés en dessous. Pattes pâles, les cuisses et les jambes avec une ligne noire (quelquefois incomplète) en dehors. Abdomen bleu, segment 1 avec une petite tache basilaire, 2 avec une autre circulaire au sommet, 3-5 avec une bande apicale, noir cuivré; 6-7 noir cuivré, bleus à la base; 8-7, bleus; 10 noir cuivré, le bord postérieur largement fendu; appendices supérieurs noirs, longs, divariqués, bifides, avec un tubercule ovale, pâle, entre eux, les inférieurs courts, pâles, onguiculés. Ailes hyalines; stigma rhomboïdal, arrondi inférieurement, noir; 10-11 nervules post-cubitales.

♀ Brun cuivré varié de vert. Abdomen bleu; segments 4-7 avec une tache noir-cuivré, grande, lancéolée sur le dos, dilatée avant d'atteindre le sommet; bord du 10e fendu; appendices courts, épais, bleuâtres; segment 8 avec une épine ventrale aiguë. Stigma jaune.

Commun. Rencontré une femelle avec le stigma aussi foncé que dans les mâles.

8. Agrion dur. *Agrion durum*, Hag.—Long. 1.50 pouce; extension des ailes 1.65 pouce. Noir-cuivré; la tête et le thorax vilieux, avec marques bleues. Taches occipitales eunéiformes, bleuâtres. Bord postérieur du prothorax arrondi. Dos du thorax noir-cuivré avec une ligne médiane et une strie de chaque côté, bleuâtre; les côtés bleus. Pattes pâles, les cuisses extérieurement et les jambes intérieurement avec une ligne noire. Abdomen bleu, segment 1 avec une tache basilaire, 2 avec une apicale, orbiculaire, pédonculée, 3-6 avec une longueur allongée au sommet, 7 presque

en entier et 10 entièrement, noir cuivré; 8-9 bleus, avec une tache noire de chaque côté au milieu; bord postérieur du 10e fendu au milieu; appendices supérieurs larges, creusés en dedans avec un tubercule pâle en dessous; les inférieurs pâles, à peine plus longs, aigus. Ailes hyalines; stigma rhomboïdal, noir; 14 post-cubitales.

♀ A la tête et sur le dos du thorax le jaune rous-âtre remplace le bleu. Abdomen à bande dorsale noir-cuivré plus étroite et dilatée avant le sommet; stigma jaune.

Assez rare; remarquable par sa forte taille.

A continuer.

ADDITIONS AUX ICHNEUMONIDES DE QUÉBEC.

(Continué de la page 318).

Gen. **TRYPHON**. Grav. (Nat. Vol. VII, p. 351).

Tryphon Clapini. (Tryphon de Clapin) *nov. sp.*

♀. Long. .55 pouce. Noir; la face, excepté un point de chaque côté au dessus du chaperon, le scape en dessous, les mandibules, les palpes, les 4 jambes antérieures avec un anneau aux postérieures, jaune-pâle. Antennes noires. Thorax ponctué; métathorax rugueux, écusson grand, blanc. Ailes légèrement enfumées, nervures et stigma, noir; aréole sub-quadrangulaire, l'angle extérieur avec un commencement de nervure se dirigeant vers l'extrémité de l'aile. Pattes noires, les 4 cuisses antérieures avec les genoux et le dedans, blanc. Abdomen roux foncé, subpédiculé, le premier segment noir, roux seulement à l'extrémité, canaliculé au milieu avec les stigmates saillants en tubercules vers le milieu.

Un seul spécimen, capturé à St. Hyacinthe par le Rév. G. Clapin, auquel nous le dédions. C'est la plus forte taille du genre que nous ayons encore rencontrée.

Gen **Paniscus**. Grav. Vol. VI, p. 107.9. **Paniscus rufulus**. (Panisque rougeâtre), *nov. sp.*

♀ Long. .30 pouce. D'un beau jaune roux, luisant, uniforme dans toutes ses parties ; les orbites antérieurs, les mandibules excepté à l'extrémité, les palpes, les écailles alaires, d'un jaune très pâle. Antennes longues, sétacées. Écusson un peu élevé, poli, brillant, de même couleur que le reste. Métathorax arrondi, à lignes peu soulevées, mais bien distinctes. Ailes hyalines, à nervures brunes ; stigma très grand, brun, taché de blanc à la base ; aréole grande, en losange, subpédicellée. Pattes longues, assez grêles. Abdomen poli, luisant, à côtés presque parallèles, le premier segment s'élargissant de la base au sommet, comprimé dans sa dernière moitié seulement ; tarière assez forte, courte, moins du quart de l'abdomen, ses valves rousses.

Un seul spécimen ♀. La forme de l'aréole de cette espèce semble déroger à la loi commune ; cette aréole qui a la forme d'un carré, présente ses angles aux bords antérieurs et postérieurs de l'aile, ce qui lui donne l'apparence d'un losange.

Gen. **ATRACTODES**, Grav. Vol. VII, p. 333.6. **Atractodes singularis**, (Atractode singulier), *nov. sp.*

Long. .30 pouce. Noir ; abdomen roux ; palpes blancs. Antennes de longueur moyenne, assez fortes, sétacées. Thorax fortement ponctué ; écailles alaires noires, luisantes. Métathorax large, fortement ponctué, à lignes soulevées peu apparentes, sub-épineux au bas postérieurement. Ailes hyalines, nervures et stigma, noir ; aréole en carré, subpentagonale, assez grande. Pattes noires, les 4 jambes antérieures avec les tarsi, blanchâtres. Abdomen longuement pédiculé, le reste fusiforme, le 1er segment à peine élargi en arrière, stigmates saillants au delà du milieu, 2e segment en entonnoir, de moitié plus large au sommet qu'à la base ; le reste allant en diminuant et comprimé à l'extrémité.

Un seul spécimen ♂. La forme singulière du 2e segment abdominal, qui est nettement pyriforme, lui donne une apparence tout à fait singulière.

LE PREMIER ET LE PLUS PROFOND DES SAVANTS :

ADAM, NOTRE PREMIER PÈRE !

PAR M. L'ABBÉ F. X. BURQUE.

(Continué de la page 237).

VII

Non certes, nous ne délirons pas, ni ne rêvons.

Or, c'est maintenant que nous tirerons de notre thèse toutes les conséquences qu'elle comporte, que nous reviendrons à la charge contre les Rationalistes, misérables contempteurs des Anciens et de la Bible, ennemis de Dieu et de l'Église, partisans de la doctrine du progrès absolu,—et que nous les écraserons impitoyablement, en tombant sur eux de toute la hauteur où nous nous sommes élevé avec Adam, notre glorieux père.

Ils veulent, eux, que notre premier père soit un orang-outang, Eh ! bien, qu'ils soient à jamais flétris et déshonorés ! Un orang-outang à côté d'Adam ! Voyez-vous cet animal affreux, qui nous semble un échappé de l'enfer, et dont les rugissements nous glacent le sang dans les veines ? cette figure horrible, ce regard farouche, ces longs bras descendant jusqu'à terre, ces quatre mains faites pour grimper, ce poil fauve répandu par tout le corps ? Voyez-vous maintenant cet homme, d'une beauté ravissante, d'une perfection irréprochable, d'une noblesse infinie ? ce corps si admirablement proportionné, ce large front levé vers le ciel, cette figure blanche, douce et radieuse, et cette peau fine et veloutée, et ces membres gracieux, et cette délicatesse enfin, et cette fraîcheur et cette force, et cette poitrine qui respire la vie et l'amour, et ces yeux qui nous charment et qui débordent de pensées et d'affections, comme le firmament déborde d'étoiles ? Eh ! bien, c'est

devant le premier, c'est devant la bête féroce et stupide qu'il faut que l'humanité se prosterne ! Ce n'est pas l'homme qui est son premier père, c'est le singe ! O horreur ! O impudence ! O ignominie ! Est-il possible de s'avilir tant, et d'outrager d'une manière si sanglante, l'humanité tout entière ! Et ce n'est pas seulement jusqu'à l'orang-outang qu'ils descendent. Avec l'orang-Outang, ils descendent plus bas. Ils descendent jusqu'aux marsupiaux, jusqu'aux oiseaux, jusqu'aux reptiles ; plus bas encore ; jusqu'aux poissons, jusqu'aux vers, jusqu'aux limaçons, jusqu'aux éponges ; plus bas, plus bas encore : jusqu'à l'herbe des champs, jusqu'à la matière brute, jusqu'à la fange, à l'ordure, à la boue ! Ils veulent que tout soit issu de la matière brute : eh ! bien, qu'ils ne reculent pas, qu'ils sympathisent fraternellement avec la boue ! Ce que le saint homme Job disait dans un transport de douleur et par figure, qu'ils le disent, eux, dans toute la réalité du mot : *Putredini dixi : Pater meus es, mater mea et soror mea, vermicibus.*

Encore si l'origine du genre humain était douteuse. S'il y avait la moindre probabilité que des transformations de singes eussent pu donner naissance à un homme ! Mais non ! La Physiologie, la Psychologie, la Géologie, l'Archéologie et toutes les sciences en un mot, se révoltent, d'un commun accord, contre des extravagances aussi absurdes ; et soixante siècles au moins de générations et de traditions universelles attestent unanimement que le genre humain commença d'abord par un homme, qu'il fut détruit par le déluge, et qu'il recommença de nouveau par un homme. Ainsi, ô Rationalistes, vous en appelez à la science, et la science vous tue ; vous insultez à l'humanité, et l'humanité tout entière se soulève contre vous et vous écrase. Un apostat célèbre jetait un jour vers le ciel du sang qui sortait à flot de sa poitrine déchirée, et s'écriait avec rage : *tu as vaincu, Galiléen* : criez donc, vous, aujourd'hui, la même chose ; car l'humanité, l'Église, le Christ, Dieu remportent sur vous la victoire ; et il restera acquis à jamais que le père du genre humain, notre premier père, ce n'est pas un orang-outant, mais un homme ! un homme parfait,

avec le corps le plus magnifique et l'âme la plus puissante, un homme possédant plus que nul homme ne l'a possédée et ne l'a possédera dans aucun temps, la gloire que vous estimez le plus et qui vous semble la plus sublime de toutes, la gloire du génie, de la lumière intellectuelle et de la science !

Ils veulent que les siècles primitifs de l'humanité aient été des siècles de barbarie et d'ignorance.—Eh ! bien que cette calomnie nouvelle retombe encore sur leur tête et soit encore un stigmaté indélébile à leur nom et à leur mémoire. Les Anciens des ignorants et des barbares ! Eux qui connaissaient la constitution de l'univers, l'histoire de tous ses développements, la gravitation universelle, le cycle de la précession des équinoxes, la durée exacte de l'année tropique, les dimensions du globe terrestre et les volumes et les masses des astres ! Ah ! sans doute, ces notions si magnifiques, ils les tenaient de Dieu, d'Adam, de Noé, de tous les patriarches, par tradition. Mais qu'on réfléchisse donc ! Les Anciens pouvaient-ils posséder tant de lumières intellectuelles, sans que leur vie ne s'élevât à la hauteur de leur science ? N'ont-ils pas travaillé par eux-mêmes ? N'ont-ils pas beaucoup acquis par leurs propres efforts ? vérifié sur nature ce qui leur avait été enseigné ? opéré même des découvertes immenses ? et donné les plus amples développements aux arts et aux industries de toutes sortes ? Ah ! c'est pour le coup qu'il nous serait facile de faire rouler sur nos adversaires, les avalanches de preuves les plus décisives et les plus écrasantes : Nous n'insisterons pas, parce que nous nous hâtons. Qu'il nous soit permis toutefois d'énumérer rapidement les principales ressources que nous pourrions faire valoir ici.

Hoang-ti, chez les Chinois, connut la boussole, découvrit la période lunaire dont on fait honneur à Méton, et fit construire un observatoire astronomique, où des travaux importants s'accomplirent. Chau, associé à l'empire par Yas, fit faire d'immenses progrès à l'Agriculture. Il y a en Chine, un herbier considérable, attribué à Chin-Noung, et un ouvrage d'histoire naturelle, attribué à Yu,

qui contient la description de presque toutes les productions des trois règnes. La circulation du sang, la rapidité de sa progression dans les artères, ses variations suivant l'âge, le sexe, les tempéraments, les saisons etc., étaient connues des Chinois, dès la plus haute antiquité. La culture des vers à soie et la fabrication de la soie, remontent chez eux à Li-ling, une des femmes de l'empereur Hoang-ti. Parmi les livres des Hindous, plusieurs sont des traités complets de médecine, de Chirurgie, de Botanique, de Minéralogie, de Zoologie et d'arts mécaniques. On compte environ quarante-quatre de ces derniers. Les Hindous ont inventé les chiffres communément appelés chiffres arabes. Les Chaldéens étaient extraordinairement célèbres par leur travaux et leurs connaissances astronomiques. Aristote reçut d'Alexandre, vainqueur de la Chaldée, un registre d'observations astronomiques non interrompues, qui remontaient à dix-neuf-cents ans. Les Mèdes et les Perses, dans leurs livres et dans leurs monuments, dont on retrouve aujourd'hui des ruines si brillantes, ne sont inférieurs en rien aux Chaldéens, aux Hindous et aux Chinois. Les Hébreux ont élevé l'art de la métallurgie à un très haut degré de perfection. Ils avaient toutes sortes d'instruments de musique, et une grande variété d'armes, et des chariots de fer, terribles dans les combats. Et, pour ne mentionner qu'un des Juifs les plus célèbres, quelle n'est pas la gloire de Salomon ! Salomon a étudié tous les végétaux, depuis le cèdre du Liban, jusqu'à l'hyssope qui croît sur les murailles, et tous les animaux de la terre, les oiseaux, les poissons, les reptiles etc. Il a connu, comme il le dit lui-même, "les mystères et les vertus des éléments, la vicissitude des saisons, la disposition des étoiles, la nature des animaux, l'instinct des bêtes, la violence des vents, la variété des plantes, et les propriétés des racines." Et Salomon fit bâtir le temple le plus fameux, peut-être, qui ait jamais existé : le temple qui porta son nom ; véritable prodige d'Architecture et de sculpture, d'une richesse et d'une somptuosité incomparables, tout resplendissant d'or et d'argent, orné de colonnes, de chérubins, de candélabres, de tables etc., de la perfection la plus exquise.

Les Juifs le témoignent encore assez aujourd'hui, quand ils viennent, le vendredi soir, gémir devant un vieux mur, qu'ils regardent comme un débris, une relique du cher temple d'autrefois, s'enfoncer la tête dans les interstices des pierres, et s'écrier avec sanglots : "*combien de temps encore, Seigneur, serons-nous les objets de ta juste colère ?*" Salomon, en outre, composa de nombreux ouvrages. Il avait de profondes connaissances dans l'art de la transmutation des métaux. On venait de toutes les parties du monde, pour l'entendre et pour l'admirer. — Enfin, la science de l'Égypte n'est-elle pas traditionnelle ? et n'est-il pas reconnu depuis longtemps que les philosophes grecs allaient invariablement s'instruire en Égypte, et que la Géométrie et l'Astronomie y avaient pris de bonne heure les plus magnifiques développements ? L'art d'embaumer les cadavres, si perfectionné chez eux que leurs momies sont encore, après tant de siècles, des prodiges de conservation, ne révèle-t-il pas de très grandes connaissances en Anatomie et en Physiologie surtout pour ce qui regarde les viscères, les muscles et les os ? N'ont-ils pas d'ailleurs, construit avec exactitude un squelette de bronze que Galien lui-même admira et dont il fit son profit ? Ne savaient-ils pas, comme nous, fabriquer des émaux et des faiences de toutes sortes ? Et n'avaient-ils pas, supérieurement à nous, pour composer des couleurs à la fois solides et brillantes, un procédé tout particulier dont on n'a jamais pu retrouver le secret, et dont nous sommes encore loin ? Mais plus que tout cela, enfin, les Égyptiens n'ont-ils pas élevé ces impérissables monuments, les Pyramides, qui rediront à l'humanité, de siècle en siècle, et leur grandeur dans la science et leur force extraordinaire en Architecture ?

Ah ! nous voulons nous arrêter un instant devant les gigantesques constructions des Anciens, et faire briller à satiété, au moins sous ce rapport, leur immense supériorité sur les modernes.

L'Égypte est toute couverte de ruines. Or, ce qui frappe avant tout, dans ces ruines, c'est la proportion colossale, proportion qui dépasse énormément l'habitude et l'at-

tente des voyageurs. Voici les Pyramides. Eh ! bien, on a calculé que la masse de matériaux dont elles se composent, formerait un mur de mille lieues de longueur, sur un mètre de hauteur, et une largeur en proportion, et capable d'entourer toute la France. Et l'élévation de la grande Pyramide est telle, que son sommet paraît, de la terre, être une aiguille ; et cependant, c'est une plate-forme quadrangulaire, dont le côté mesure plus de trente pieds ! Allons à Thèbes maintenant, et contemplons avec étonnement les ruines des immenses palais qui sont là : le palais de Karvoc, le palais d'Aménophis-Memnon, le palais de Ramsés-Mélanoum, et l'allée des six cents sphinx, longue de deux mille mètres, et les obélisques, et les colonnes et les statues qui se dressent encore ça et là dans le désert avec puissance et majesté. " Qu'on imagine, dit M. Poitou, en parlant d'une salle d'un de ces inconcevables palais, qu'on imagine une forêt de colonnes, larges et hautes comme des tours portant encore sur leurs chapiteaux évasés quelques-uns de ces blocs massifs qui faisaient le plafond, leurs lignes serrées se prolongeant de toutes parts sans que l'œil en aperçoive la fin ; sur celles qui forment l'allée centrale, plus hautes et plus puissantes que les autres, une seconde ligne de piliers qui portaient une seconde dalle ; ça et là quelques pierres énormes du plafond à moitié penchées et s'arc-boutant mutuellement dans leur chute ; tout au bout, en face de nous, une de ces colonnes gigantesques, qui, abranlée sur sa base, et chancelant comme un homme ivre, s'est appuyée de l'épaule sur sa voisine, qui a reçu le choc sans broncher. — Il y a presque de la terreur, dans l'admiration qu'on éprouve en face de telles ruines. On se sent petit auprès d'elles. Il semble que ce soient des Titans, non pas des hommes comme nous, qui aient dressé ces colonnes sur leurs bases indestructibles et jeté sur leurs têtes, en guise de poutres et de tuiles, ces blocs de granit, de quarante pieds de long, qu'elles portent depuis trois mille ans sans fléchir." — La statue de Memnon est haute de seize mètres à partir du piédestal ; les jambes ont six mètres, de la plante des pieds au-dessus du genou ; le pied lui-même a deux mètres de long et un

mètre d'épaisseur. Et la statue de Sésostris, représentant le roi assis sur son trône, était encore plus énorme ; sa hauteur était de vingt-six mètres, à partir du piédestal. On a calculé que ce monolithe devait peser cinq millions de livres.—Mais qui n'a entendu parler des immortelles pierres de Balbeck, dans le Liban ? Il ne faudrait pas moins de vingt mille chevaux ou de quarante mille hommes pour en remuer une. Et elles sont là, élevées sans ciment, les unes sur les autres, bravant les tempêtes et les siècles, et se moquant des fragiles contrefaçons des modernes. Une de ces pierres a 69 pieds de long, 18 de large, 13 de haut, et par conséquent 16.146 pieds cubes. Les colonnes de Vénise, les monolithes de Rome, l'obélisque de la place de la Concorde à Paris, ne sont que des jouets d'enfants à côté de ces monstrueuses pierres de Balbeck.

Et maintenant, si nous examinons les villes des Anciens, quelle grandeur, quelle magnificence, et quelle proportions colossales se dressent majestueusement devant nous ! C'est Babylone aux cent portes d'airain, aux tours gigantesques, aux splendides palais, aux vastes canaux, aux superbes quais, aux merveilleux jardins suspendus, et arrachant plus tard à l'apôtre St. Jean lui-même cette lamentation sublime : " Babylone la grande est tombée. Les marchands de la terre pleureront et seront en grand deuil à cause d'elle. Hélas ! diront-ils, elle est tombée, la grande cité qui était vêtue de lin, de pourpre, d'écarlate, qui était ornée d'or, de pierres précieuses et de perles " C'est Memphis, avec ses richesses inouïes, avec ses canaux et ses temples incomparables, avec sa fameuse chambre formée d'une seule pierre, de neuf coudées de hauteur, sur huit de longueur et sept de largeur, et ses immenses figures d'hommes et d'animaux, devant lesquelles, quant on les retrouve, il faut pâlir. C'est Ninive enfin, Ninive dont l'Écriture sainte exalte tant la grandeur, la magnificence, le luxe et l'éclat. On a longtemps fait à l'exagération une large part d'une renommée aussi illustre. Mais Diodore de Sicile confirme admirablement l'Écriture Sainte ; et mieux que les récits historiques, nous avons aujourd'hui les ruines mêmes de cette superbe cité, ruines gigan-

tesques, imposantes, et sublimes, retrouvées naguères ; les Archéologues en ont rapporté des débris en Europe, et il a été alors manifeste pour tout le monde que l'enthousiasme de nos auteurs sacrés sur Ninive n'était pas même au niveau de la réalité des choses.

Et qu'on le remarque bien, toutes ces villes sont de la plus haute antiquité. On est avec elles sur le seuil même des temps historiques.

Mais à une époque encore plus reculée et extrêmement rapprochée du déluge, ne voyons-nous pas s'élever la fameuse tour de Babel, où les langues ont été confondues, et de laquelle les hommes se sont dit adieu pour se disperser sur la terre ? Or Babel avait atteint alors une hauteur prodigieuse ; et elle était construite avec les pierres les plus énormes : nul monument architectural ne l'a jamais égalée. Aujourd'hui, on n'en retrouve plus que des ruines. Du temps d'Hérodote qui nous en parle avec admiration, elle se dressait encore majestueusement vers les ciel.

Voilà quelle était l'Architecture des Anciens. Et quelle idée ne nous donnent-ils pas de leur mécanique et de leur physique ! Mais les instruments de ce temps-là sont perdus, le souvenir même en est effacé ; et c'est un mystère aujourd'hui que de comprendre comment certains obélisques sont debout, comment certains palais ont été bâtis, comment certaines pierres ont été élevées à tant de hauteur.

En 1836, on installait sur un piédestal, à Paris, l'obélisque du Louqsor, dont le vice-roi d'Égypte avait fait présent à la France. Le roi, les grands de la cour, les savants, une multitude innombrable de curieux se pressaient au lieu de l'installation. On réussissait. Le triomphe était salué par d'immenses acclamations ; l'Europe entière était avertie ; et de peur que le secret d'une telle œuvre ne s'oublîât, on gravait profondément sur la pierre la représentation des divers instruments dont on s'était servi. Eh ! bien, qu'était-ce que le Louqsor ? Un des obélisques les plus petits de l'Égypte, à peine la dixième partie d'une des pierres de Balbeck, et une fraction encore bien moindre, si on le compare à la gigantesque statue de Sésostris. Ah ! c'est pour

le coup, que si un Ancien eût alors secoué la poussière de son tombeau, se fût levé et se fût transporté à Paris, pour voir comment les modernes manœuvreraient ce qui se manœuvrait si bien et si facilement de son temps, il eut souri de pitié en présence de la pauvreté de moyens des ingénieurs français, et trouvé tout-à-fait ridicule un enthousiasme si grand pour un si minime résultat !

Et c'est dans une situation pareille que les savants modernes osent outrager les Anciens et les traiter d'ignorants et de barbares !

Mais aussi, ô Rationalistes, vous n'êtes pas à bout d'humiliations. Vous ouvrirez la bouche mille fois, et mille fois vous aurez à boire le calice de votre honte. Il y a quelques années, un homme que l'on n'était pas habitué pourtant à rencontrer sur ce terrain, M. Fage, président de l'Académie des sciences, avait une discussion célèbre avec un prêtre, M. l'Abbé Chayer, dans laquelle il avançait entr'autres choses que les Anciens n'avait pas l'intelligence du phénomène de la pluie. Eh ! bien, son adversaire, M. l'abbé Chayer, le prenant au piège et ne lui épargnant ni les coups ni la honte, lui mettait sous les yeux ces textes si formels de l'Écriture : *les fleuves s'écoulent dans la mer, et la mer ne déborde pas ; ils retournent aux lieux d'où ils étaient venus, et ils s'écoulent encore, (Écclésiaste) — c'est Dieu qui élève les gouttelettes de la pluie et qui fait tomber les nuages comme des torrents. (Job.)*

Ah ! certes non, ils n'ont pas été ignorants et barbares, les peuples qui ont excellé à un si haut degré dans les sciences, les arts, les industries de milles espèces, et produit en Architecture les plus étonnantes merveilles qui se puissent voir.

Et pourquoi n'ajouterions-nous pas ici : les peuples qui ont eu pour s'exprimer, une littérature si riche, si belle, si varié, si sublime ! Oui, nous le disons hardiment, une littérature ! Car il y a longtemps que les critiques les plus sensées et les plus judicieuses, ont établi que la Bible est le livre poétique par excellence, que Job est le maître de Buffon, de Platon, de Démosthènes, que Moïse renferme des beautés de première ordre en nombre immense, que

David, Salomon et la plupart des prophètes sont d'une incomparable grandeur, que les poèmes d'Homère, éloignés de nous de près de trois mille ans, sont encore au rang des œuvres profanes les plus admirées, que les *King* des Chinois, particulièrement le *Chou-King*, sont écrits avec une dignité, une mesure, une sagesse, une perfection qui étonnent. Or, il en est de même, à peu-près de tous les livres anciens; et plus on pénètre avant dans l'âge patriachal, plus les œuvres littéraires sont douces, limpides, fortes et brillantes.

Eh! bien, nous le demandons: quelles preuves plus péremptoires et plus éclatantes serait-il possible d'apporter en faveur de la haute civilisation des Anciens, de la profondeur de leur génie, de la délicatesse de leur goût, de l'élevation de leurs sentiments, de la noblesse et de la dignité de leurs mœurs?

Ah! que les peuples modernes se taisent donc, puisqu'ils sont si petits auprès d'eux!

Mais quelles sont ces voix qui se font entendre en ce moment? On dit que les premiers siècles après le déluge ne sont pas les premiers siècles de l'humanité, et que rien ne prouve par conséquent, que l'humanité n'ait pas été à l'origine, plongée fort longtemps dans la barbarie et l'ignorance.

On dit cela? Mais quoi! on ne comprend donc pas que si le genre humain, au sortir du déluge, est immédiatement trouvé si savant, si civilisé, si poli, cela prouve de la manière la plus péremptoire la grandeur des peuples antédiluviens, qui ont pu lui léguer un si brillant et si magnifique héritage!

Et l'on ose nous objecter l'état sauvage des hommes antédiluviens qui ont habité l'Europe occidentale! On nous objecte l'âge de pierre, l'âge du renne, l'âge du bronze l'âge du fer, comme si l'humanité avait commencé par l'état le plus abject et avait marché de progrès en progrès! Mais ces races antiques ne venaient-elles pas du plateau central de l'Asie, par des émigrations successives poussées de plus en plus loin? Et n'étaient-elles pas, de pays en pays, de

siècle en siècle, par des privations et les misères de toutes sortes auxquelles elles avaient été soumises, dégénérées enfin de la haute civilisation dont elles jouissaient autrefois, et dont elles auraient encore, n'eût été leur exil, continué à jouir, dans leur primitive patrie ? Non, non ! l'état sauvage, depuis Adam jusqu'à Noé, n'a pas été l'état ordinaire, l'état général de l'humanité. On en voit une portion dans cet état : s'ensuit-il qu'il en a été de même pour tout le reste ? Mais quoi ! de ce qu'un certain nombre de philosophes rationalistes ont assez peu d'honneur et de bon sens pour vouloir à tout prix être issus du singe, faudrait-il conclure que tous les philosophes sont également méprisables et descendent également bas dans leurs idées et leurs aspirations ? Qui ne se révolterait contre un tel argument ? C'est pourtant là la manière de raisonner de ces Messieurs. Ils veulent trancher sur tout, et ils ne savent pas même les notions les plus élémentaires de la logique !

(A continuer.)

—:0:—

A NOS CORRESPONDANTS.

A Mr. A. R., Bécancour.—L'insecte si singulier que vous nous avez remis, et qui avait été capturé sur une grappe de cérises à Lavaltrie, est une chenille, une véritable chenille, une larve de papillon, qui a nom *Limacodes pitheciium*, Smith et Abbott. C'est un papillon nocturne, de couleur jaunâtre, avec taches plus claires sur les ailes antérieures.

Il faut avouer que la singulière conformation de cette chenille peut raisonnablement nous faire hésiter à la reconnaître comme telle. Ces huit appendices en forme de plumes qu'elle porte sur le dos, ressemblent bien plutôt à des pattes poilues qu'à de véritables ornements, et avec sa forme racourcie et ses pattes si peu apparentes, on ne voit pas du premier coup d'œil qu'elle peut être sa véritable

position naturelle. Nous pensons que ce papillon est fort rare en cette Province ; c'est la première fois que nous le voyons signalé. Nous devons à Mr. C. V. Riley, de St. Louis, Entomologiste d'Etat pour le Missouri, l'identification de cet intéressant insecte.

Mr. J. D. nous écrit de Sorel.—“ C'est un jour de congé ; maîtres et élèves nous allons faire une promenade au bois. Les Grillons, *criquets noirs*, étaient très nombreux ce jour-là ; on aurait cru qu'ils tenaient une assemblée générale. —Savez-vous, me dit un élève, que c'est des criquets que nous viennent les serpents ?—Je ne pus m'empêcher de rire et de lui dire avec Horace : *Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.*—Oui ! Monsieur, répliqua-t-il, surpris de mon incrédulité, et je peux parier qu'en mettant un de ces insectes dans l'eau, je vous donnerai, au bout de quelques minutes, un serpent long de six pouces, et d'une grosseur proportionnée !—Cependant, à mon grand déplaisir, il ne put faire l'expérience, l'eau manquant en cette endroit, ce qui est essentiel, paraît-il. Je ne suis malheureusement ni naturaliste, ni philosophe, mais je suis persuadé que l'immutabilité des espèces est une vérité incontestable. Néanmoins, j'aimerais à savoir si vous ne connaissiez pas quelque fait qui excuserait plus ou moins cette erreur. Je le sais, plusieurs fois vous avez mis le public en garde contre des préjugés de cette espèce. Peut-être même avez-vous déjà attaqué celui-ci. Dans tous les cas, je pense que vous intéresseriez grand nombre de vos lecteurs, en me donnant là-dessus quelques explications.”

Si notre intelligent correspondant possède le vol. I du *Naturaliste*, qu'il l'ouvre à la page 205, il trouvera là l'explication complète de cette prétendue production de serpents par des Grillons. Il y verra que le serpent en question n'est pas un reptile, mais bien un annélide, un ver, qui a nom *Gordius aquaticus*, que les français appellent *Dragon-neau*. Ce ver dépose ses œufs sur la vase des fossés et des mares, la larve qui en éclot ne manque pas de s'attacher au corps des Grillons qui fréquentent ces lieux humides, et pénétrant dans l'intérieur pour se nourrir de leur substance, sans attaquer toutefois les organes principaux, elle en sort

lorsqu'elle est parvenue à maturité pour prendre ses ébats dans l'eau. En deux mots, le Dragonneau n'est pas la production naturelle du Grillon, mais bien un parasite qui vit à ses dépens.

Mr. J. D., Sorel.—Le petit serpent brun avec un collier blanc et le ventre rougeâtre que vous avez capturé, est le Trepidonote à cou taché, *Trapidonotus occipito-maculatus*, Storer, vous en trouverez la description dans le vol. VI du *Naturaliste*, page 360.

L'EXPOSITION DE PHILADELPHIE.

(Continué de la page 256).

Les départements Français et Belge nous offraient un intérêt tout particulier, en ce que nous retrouvions là une foule d'objets que nos importateurs tirent de ces pays chaque année, surtout en ce qui concerne la librairie et les ornements d'église.

Des libraires de Paris, au nombre de 29, avaient formé pour l'Exposition de Vienne, une société sous le nom de *Cercle de la Librairie, de l'Imprimerie et des industries qui s'y rattachent*, pour l'exposition de ce que chaque sociétaire pouvait offrir de plus intéressant; le même Cercle a voulu continuer ses opérations à Philadelphie. Hachette, Mame, Didot, Roret, Plon etc., font partie de ce Cercle. Leur exposition offre des bijoux en fait de librairie, qu'il serait difficile de surpasser. Les Saints Evangiles de la maison Hachette, auxquels des artistes de première capacité travaillaient depuis douze ans, et qui ont coûté plus de 1,000,000 de francs, sont un monument bibliographique comme on n'en avait encore jamais vu. Ce sont deux magnifiques volumes in-folio, avec encadrements et titres imprimés en rouge, ornés de 128 grandes compositions par les meilleurs artistes, et de 290 titres de chapitres, culs-de

lampe, lettrines etc., gravés sur acier et imprimés en taille douce. On nous montra aussi le livre de Ruth, détaché du reste de la Bible pour former à lui seul un grand in-folio, rempli de nombreuses illustrations, au prix de mille francs. La maison Mame nous offre sa Bibliothèque pieuse, édition de poche, ornée d'un encadrement rouge, collection de 12 volumes, maroquin du Levant, gardes en soie, filets dorés, tranches marbrées dorées, au prix de 130 francs.

On rencontrait aussi: statues de toutes grandeurs, autels complets, en marbre, en bois doré, chandeliers, cierges colorés et ouvragés, lampes, vases sacrés des plus riches, ornements de toutes sortes, en soie, velours, drap d'or, d'argent, gallons en or fin, mi-fin etc., etc., le tout d'un fini et d'un éclat à mettre l'acheteur obligé de faire un choix dans un fort grand embarras.

Quant aux prix des divers objets, tant dans ces deux départements que dans les autres, c'est à décourager les bourses même les mieux garnies. Qu'on vous parle donc, par exemple d'une armoire de \$220, d'une autre de \$350 dans le département de la Chine, d'une pipe de \$100, d'une commode de \$586 dans le département du Japon, d'une horloge de \$1200, d'une montre de \$1658. Les articles de toilette pour dames nous offraient des prix encore plus surprenants, c'est une robe en soie brodée de 1500 francs dans le département de la Suisse; et dans le département de la Belgique, une autre aussi en soie de \$187, une autre pour deuil avec broderies et dentelles \$1,095, une autre soie et dentelle brodée de \$2,175, puis une couchette et lavemain pour chambre à coucher de \$12,000, un dessus de table en mosaïques vénitiennes \$5,200, etc., etc. Mais une petite vitrine dans le département français dépassait encore tout cela. C'étaient des ornements en diamants. Une rivière, petit collier ou tour de cou comme nos dames en portent en dentelles, au prix de \$40,000; un diadème de \$42,000; ces deux objets vendus à l'Impératrice du Brésil; une bague de \$500, etc., etc.

Nous est avis que la plupart des exposants ont cru re-

lever le mérite de leurs articles en les cotant ainsi à des prix exagérés ; ajoutez à ces prix les droits de douane, et vous touchez à une vraie prohibition. Il faut dire aussi que grand nombre des exposants accepteraient volontiers la moitié ou le quart des prix ainsi fixés, aussi se sont-ils réellement fait tort en exagérant de la sorte.

On se plaint généralement en Europe à représenter l'Amérique comme très riche ; les avides spéculateurs de l'autre côté de la mer ont vu dans l'Exposition une bonne occasion d'exploiter de trop confiants chalands, et se sont mis de suite avec ardeur à l'œuvre. A l'exception de l'Espagne, on est arrivé à Philadelphie comme à un véritable marché ou plutôt à une foire, car ce ne sont pas strictement des spécimens que l'on a apportés, mais l'on a monté de véritables magasins de détail, les articles s'étalant par douzaines et par grosses, sans compter ceux que l'on tient encore en dépôt au dehors. Et aussi, en trouvant des visiteurs un peu moins benêts qu'on se les étaient promis, éclate-t-on de toutes parts, en plaintes et en reproches contre l'administration du centenaire et le gouvernement de Washington. Français, Belges, Anglais, Allemands, Suisses se mettent à l'unisson pour faire entendre leurs plaintes.

Nous faisons exception de l'Espagne, car là on a procédé tout autrement. On peut dire avec raison que son département, loin de ressembler à un magasin de détail, ressemble plutôt à un véritable muséum, tant la disposition des objets y est méthodique et soignée. Leurs superbes damas, leurs tuiles émaillées, leurs incomparables filtres, *alcazaras*, leurs brillantes porcelaines, leurs verreries, etc, furent envoyés par les exposants des Provinces sans aucune indication de prix ; et sur l'observation qu'il pourrait se trouver des acheteurs désireux de connaître les prix de vente, au lieu de vouloir tirer parti de l'enthousiasme du moment, ces exposants ne donnèrent que des prix réels, fort modérés. Aussi le *Times* de New York se plaisait-il à reconnaître qu'il y avait peu de nations ayant des marchandises à aussi bon marché que l'Espagne, et marquées si distinctement d'un caractère propre de nationalité. Le Colonel Fran-

cisce Lopez Fabra, le chef de la Commission de l'Espagne est à son poste depuis l'ouverture de l'Exposition, et rien ne lui plaît davantage que l'attention que le public accorde aux produits de son pays. Dans le pavillon particulier à sa nation, de riches et superbes volumes donnant des dessins et des photographies de l'architecture Espagnole, particulièrement des cathédrales gothiques si remarquables de ce pays, sont livrés à l'inspection du public. Un Américain lui fit un jour l'observation suivante : - Vos superbes volumes vont être gâtés par le public, vous devriez les mettre sous verre.—Oh ! non, reprit le Colonel, ils sont ici pour être gâtés, si en les examinant on en vient là. Ce sera pour nous une compensation suffisante, s'il se trouve quelqu'un qui, en tournant ces feuillets, puisse y trouver une nouvelle idée pour son art ou une meilleure connaissance de l'Espagne. Et plus ces livres seront feuilletés, et plus l'Espagne sera connue. J'aurais honte de les rapporter au pays frais, nets et n'ayant point servi.

C'est bien là le langage d'un hidalgo pur sang, et Cervantes n'a pas livré au ridicule tous les chevaliers de l'Espagne.

Connaissant la dévotion que l'Amérique porte à Christophe Colomb, le Col. Fabra a fait venir des vues photographiques du port de Los Palos d'où parti le hardi navigateur, et du couvent de la Rabida, où il chercha refuge après ses pérégrinations pour passer le reste de ses jours dans la prière et la méditation.

Les albums de l'architecture Espagnole portent tous des explications des illustrations en texte français à côté du texte espagnol.

Il y a des restaurants dans le *Main-Building*, mais il s'en trouve aussi plusieurs autres distribués dans des pavillons particuliers sur le terrain, Américains, Français, Anglais, Allemands etc. Comme nous voulions saisir en passant autant de renseignements que possible, nous allions nous reconforter tantôt à l'un, tantôt à l'autre, pour faire des comparaisons. Le restaurant Français, les Trois-Frères Provençaux, fut le premier de nos visites. La cuisine y est excellente, les

mets fort bien apprêtés, mais nous lui trouvons deux grands défauts : le premier que le service se fait trop lentement ; il semblerait que l'on attende que vous ayez digéré votre premier plat, avant que l'on songe à vous en apporter un second ; le deuxième est que les prix sont trop élevés. Tout rentre en ligne de compte ici : pain, patates, légumes etc., tandis que généralement ailleurs, le pain et les patates sont compris dans le plat de viande que vous demandez, bœuf, mouton, poulet etc. Le pavillon est de dimensions déjà considérables et s'agrandit encore de spacieuses annexes en tentes sous lesquelles sont dressées des tables. La plupart des visiteurs préfèrent ces dernières tables par ce qu'étant pour ainsi dire en plein air, on y souffre moins de la chaleur. Une soupe avec bœuf rôti, pâté aux pommes, pain et patates nous coûta 78 cts.

A part les restaurants, il y a encore de nombreux kiosques où l'on donne le café, des sorbets, des fruits, des desserts etc.

Entrons en passant au café Turc. Ce n'est qu'un assez petit kiosque allongé d'une grande toile formant vérande. Nous prenons place à une petite table, et examinons la carte. — Allons, dites-nous à notre compagnon, il faut voir comment on fabrique la costarde à Constantinople et quel est ce sorbet qu'on nous offre ici. Garçon, costarde et sorbet. *Custard*, répéta le vieux Turc en dedans de son comptoir, et *she bet*. Ce vieillard, coiffé du bonnet rouge d'ordonnance, portait un gilet aussi rouge galonné d'or, avec la culotte ou jupe nationale. Le garçon, à teint légèrement brun, à l'œil noir et vif, portant une moustache soignée, et en costume Européen, nous apporta deux soucoupes de costarde de fort belle apparence, et nous présenta une espèce de petite pelle en argent pour tenir lieu de cuiller, absolument de la forme de ces pelles en pointe et à long manche dont se servent nos journaliers pour creuser dans les rues. Puis nous vîmes le vieillard plonger dans une jarre près de lui, une espèce de cuiller de forme sphérique, et la retirer pour en faire couler le contenu dans un verre par un trou percé au fond de cette boule. La liqueur était épaisse et d'une fort belle couleur rose ; un morceau de

glace fut ajouté, et le verre rempli d'eau. La costarde ainsi mangée à la pelle, fut trouvée excellente, et le *sherbet*, comme l'appelaient le vieux turc, de fort bon goût aussi. Dix sous pour la costarde et dix sous pour le sorbet, dit le garçon, c'est vingt sous pour chacun. — Mais vous parlez Français, vous n'êtes pas Turc? — Je suis Turc, né à Constantinople; étant venu à Paris pour l'Exposition de 1867, j'y suis demeuré quatre ans, et y ai appris le français. — Vous êtes donc disciple de Mahomet? — Mais oui! reprit-il vivement.

Voyant à la forme particulière des kiosques avoisinants que nous étions en plein Orient, — puisque nous voici parmi les Orientaux, dites nous, voyons les différentes nations, — et nous entrons dans le kiosque voisin qui constituait à proprement parler, le café Turc. Sur des comptoirs rangés sur la galerie extérieure s'étaient forcées pipes de différentes formes, tabac en boîtes et en cornets, souliers brodés en or des plus riches, bonnets Turcs etc., et à l'intérieur, une dame, dans un comptoir, distribuait le café avec gâteaux, biscuits etc. à ceux qui en demandaient. Tout autour de la salle, des fumeurs armés de pipes au manche de 5 à 6 pieds de long, leur appuyait la tête sur des bancs placés près d'eux et en faisait sortir une fumée âcre et narcotique que le vent entraînait par les portes et les fenêtres pour en aromatiser l'atmosphère d'alentour.

Nous passons à une tente voisine; c'étaient des Syriens, qui vendaient une foule d'objets de piété, dont la plupart manufacturés en bois d'olivier: boîtes en forme de livres, d'œufs, tabatières, porte-montres, chapelets, crucifix etc., etc. — Vous êtes Syriens? — Oui, nous dit l'un d'eux en français, de Bethléem. Tous les objets que vous voyez là ont été fabriqués en bois d'olivier pris sur la montagne des Oliviers près de Jérusalem. — Mais êtes-vous chrétiens? — Sans doute, voyez ce que nous vendons — Oh! vous pourriez vendre de tout cela et n'être encore que des musulmans. — Pour cela oui, reprit-il, car dans la tente voisine, ce sont des Arabes musulmans et ils vendent presque tous les mêmes objets, mais pour nous, nous sommes chrétiens et catholiques; tenez, voyez, ajouta-t-il en nous présentant un papier.

C'était un certificat du consul Américain à Jérusalem, affirmant que les exposants, qui étaient là désignés par leurs noms, étaient de respectables citoyens chrétiens de Bethléem.

Nous vîmes en effet dans la tente Arabe voisine, des chapelets, croix etc., confondus avec force petits objets ornementés du croissant.

Toute la partie Ouest du terrain de l'Exposition est occupée ainsi par des pavillons particuliers aux différents Etats ou aux différentes nations. Ces pavillons sont tous remarquables par leur architecture et le style de leurs décorations. Et bien que temporaires et destinés à être enlevés aussitôt après l'Exposition, ils ne manquent en rien de ce qui peut assurer le confort des constructions permanentes ; corridors, salons, galeries extérieures, pelouses tondues entremêlées de carrés de fleurs etc., vous croiriez en franchissant le seuil de chacun, pénétrer dans une villa de quelque bourgeois ou dans une institution publique durable. La plupart tiennent exposées, dans leur salon principal, quelques unes des productions les plus remarquables du pays, et nous montrent partout sur leurs murs, cartes, plans, vues d'édifices, illustrations démonstratives des sciences etc., etc.

Pénétrons, par exemple, dans celui du Colorado. Dès l'entrée vous vous trouvez en pleine forêt. Une colline dans un angle de la bâtisse vous montre un grand nombre d'animaux, cerfs, daims, ours, élans etc, dans les poses les plus naturelles, dispersés sur différents accidents du terrain. Du flanc de cette colline coule une source qui s'échappe en cascades, et vient former dans la plaine un ruisseau où un alligator avec des tortues ont pris refuge. La jeune fille demeure toute tremblante en voyant les ours s'abritant à demi sous des branchages, et les Nemrods sont hors d'eux mêmes en apercevant ces cerfs, ces daims qui semblent les narguer en faisant leur gambades avec tant de sécurité sur ces rochers si peu protégés. Entrons maintenant dans le pavillon du gouvernement français, l'un des plus intéressants, tant par sa structure que par les riches collections qu'il renferme.

C'est une superbe construction, à façade élégamment ornementée, de 60 pieds de long sur 40 pieds de large, toute en fer et en brique. La toiture est formée de chassis en fer vitrés, et le portail est en fer ouvré. Les collections, artistiquement disposées se composent de modèles, de plans, cartes, dessins d'aqueducs, de ponts, de viaducs, de chemins de fer etc. On nous fait voir aussi une coupe des principales mines de France, ainsi que des réductions exactes du grand pont suspendu de Brest, de même que de plusieurs autres parmi les plus considérables du territoire français.

Mr. Lorin, artiste en peinture sur verre, nous montre dans un petit pavillon particulier, les 4 magnifiques vitraux exécutés à Chartres et destinés à la cathédrale catholique de New-York. Le premier représente St. Henri, Empereur d'Allemagne, faisant la conquête de la Pouille. A cheval, au milieu d'une scène de carnage, le saint offre sa vaillante épée au Dieu des armées, en reconnaissance de la victoire qu'il vient de remporter. On voit planant dans l'espace St. George et St. Adrien ses patrons et protecteurs.

Le second nous montre St. Bernard prêchant à Chartres la seconde croisade, en 1140. Les masses subjuguées par l'éloquence du religieux viennent s'enrôler sous la bannière de la croix et prendre les insignes des croisés.

Le troisième représente le martyr de St. Laurent. On voit dans un second plan les juges qui viennent de prononcer son arrêt de mort, les bourreaux sont déjà à l'œuvre, le bucher est allumé, et les flammes viennent lécher le corps du saint, qui présente une merveille d'exécution.

Enfin le quatrième représente les Frères de la Doctrine Chrétienne remettant au Pape Benoit XIII les statuts de leur ordre.

Mr. Lorin, dont la réputation est universelle en Europe, offre là en Amérique un monument de peinture sur verre qui ne manquera pas d'établir sa réputation dans le Nouveau Monde, sur des bases aussi solides que celles qu'elle possède dans l'ancien.

Mais parmi tous ces pavillons, il en est un qui con-

traste étrangement avec tous les autres par sa structure, et ne manque pas d'attirer les regards, c'est le *Log house* du département Canadien. Imaginez une construction de 75 pieds de long sur 50 de large, en style gothique, toute composée de madriers simplement empilés les uns sur les autres, tant pour former les pans que les escaliers. La façade nous montre un portique supporté par d'énormes colonnes, à fut d'un seul jet, qui ne sont autre chose que des troncs énormes de pins, d'ormes, de chênes etc., encore revêtus de leur écorce. Cette construction est l'œuvre de Mr F. Larochelle de Québec, et lui fait beaucoup d'honneur.

En dessous du portique est une table composée d'un madrier non poli, comme tout le reste. Ce madrier a 14 pieds de long sur 8 pieds et 4 pouces de large et 9 pouces d'épaisseur. Adossée à cette table est une rondelle du tronc de l'arbre qui a fourni le madrier mesurant 9 pieds de diamètre. Cet arbre est le *Washingtonia*, une espèce de pin géant qu'on ne trouve que dans la Californie et l'Orégon. Ces deux échantillons viennent de Victoria, Colombie Britannique.

La *Log house* est admirée de tous, tant pour son originalité que pour la qualité supérieure des bois qui la composent.

Non loin de la *Log house* du Canada, se trouve une bâtisse uniquement adaptée à la fabrique de verreries, et construite par une Société de Philadelphie. Entrons et voyons les ouvriers à l'œuvre, tirant d'immenses fourneaux le verre fondu en pâte plus ou moins consistante, pour le souffler en vases, le mouler en carafes, corbeilles et plats de tous genres, le tourner, le façonner de mille manières. L'intérêt que l'on attache à ces diverses manipulations est tel, que malgré la chaleur que rendent ces immenses fourneaux et ces masses de verre en fusion, les galeries réservées aux visiteurs sont toujours bien garnies. C'est au moyen de longues cannes creuses en fer que les ouvriers retirent des fourneaux le verre en fusion, qui forme une boule pâteuse au bout de cette canne. En soufflant par l'extrémité de ce tube, la boule s'allonge, ce creuse, se dilate au point désiré.

puis au moyen de forts ciseaux on en retranche la matière qu'elle a de trop et on applique la pièce à un moule de forme convenable pour le vase que l'on a en vue. L'ouvrier s'assied alors, et en roulant sa canne sur ses genoux, il en fait un tour pour la confection régulière de son vase. S'agit-il, par exemple, d'un verre à pied, le verre retenu à la canne par la coupe, laisse dépasser le pied qui va toujours en se figeant rapidement. Au moyen d'un morceau de bois appliqué à l'extrémité, cette extrémité s'aplatit par la pression en tournant et forme une espèce de rondelle qui sera la base du pied, et de même en pressant la tige, elle est amenée à s'affiler plus ou moins en formant une noix au milieu suivant le besoin. Le verre est alors remis au feu pour être un peu ramolli et passé à un autre ouvrier qui le termine en lui donnant l'exacte proportion qu'il doit avoir et en corrigeant les déformations qu'il aurait pu prendre.

Veut-on faire une sallière, un petit vase ouvragé, la matière en fusion est semblablement retirée du fourneau au bout du tube et déposée dans un moule en fer ; l'ouvrier, au moyen de ses ciseaux en détache la quantité voulue, et le dessus du moule, quelquefois composé de plusieurs pièces, vient alors s'ajuster au dessous, et s'enfoncer dans la masse pour y produire le creux convenable ; une forte pression est exercée, et la pièce en est retirée parfaite, avec sa forme et ses ornements.

Plus loin, sur des tables, d'autres ouvriers sont occupés à souffler ces divers petits ouvrages en verre qu'on vend comme curiosités, chaises, bâtiments avec leurs cordages, oiseaux au plumage varié etc., ou à découper et tailler les verres et autres articles qu'on destine à l'être. Voulez-vous remporter un verre avec votre nom gravé sur la coupe, on l'exécute de suite et on vous le remet. C'est au moyen d'une très petite scie ronde que le verre est attaqué, et l'ouvrier forme fleurs, lettres etc. en mouvant la pièce au besoin ; ce qui exige, comme on peut le penser, une habilité peu commune et surtout une longue pratique.

Mais quel est ce pavillon ? Pas le moindre bruit qui trahisse ce que l'on y fait à l'intérieur, et l'œil en y péné

trant semblerait y reconnaître la salle d'étude d'un collège, tant l'application de chacun paraît livrée toute entière à la lecture qu'il poursuit. Nous lisons dès l'entrée : " Entrez et demandez le journal que vous voudrez." Nous entrons donc dans la salle silencieuse, on nous invite à prendre des fauteuils autour de la table, et l'on nous demande quels journaux nous désirons. Nous demandons *La Minerve* de Montréal, et on nous l'apporte aussitôt. Les 8,129 journaux publiés dans les Etats, avec la plupart de ceux publiés dans la Puissance, se trouvent là. Cette entreprise ne coûtera pas moins de \$20,000 aux propriétaires, MM. G. P. Rowell & Cie. de New-York, agents d'annonces, les plus considérables de l'Amérique.

A part le *Main-Building*, avons-nous dit, il se trouve encore quatre autres bâtisses principales affectées à des objets particuliers. Pénétrons maintenant dans celle destinée aux machineries, qui est en ligne avec le *Main-Building*, n'en étant séparée que de quelque pas, à peine suffisants pour permettre aux visiteurs passant de l'une à l'autre de respirer suffisamment l'air pur et libre du dehors, qu'une fontaine au milieu, composition en bronze du fameux Bartholdi, rafraîchit continuellement par ses nombreuses issues d'où l'eau s'échappe en poussière.

Le bâtiment mesure 1400 de long sur 360 de large, et possède de plus une annexe de 210 pieds sur 208, couvrant ainsi un espace de 14 arpents. Cette immense nef, dont la voute ou toit est à 70 pieds de hauteur, est partagé dans toute sa longueur par cinq allées, le tout divisé en compartiments par des passages transversaux. Cette construction a coûté \$542,300.

Un énorme engin Corlis, de la force de 1400 chevaux, placé au centre, communique le mouvement aux mille et une machines, distribuées de toutes parts dans l'immense édifice : machines à faucher, à battre, à mouler la brique, à tourner les métaux, à forer la pierre, à polir le marbre, métiers à tisser la soie, le coton, la laine, à carder, dévider la soie, couper des clous, etc., etc. ; presses à imprimer, con-

fection des aiguilles, des bombons, machines à polir, mortaiser, découper le bois etc., etc.

En outre de ces nombreux mécanismes requérant une grande force pour opérer, il y en a encore une foule d'autres moins considérables recevant directement le mouvement de la main ou du pied même de l'opérateur, comme moulins à coudre, à tricoter, à écrire, etc., etc.

Examinons quelques unes de ces industries plus en détail.

Les machines à coudre sont au nombre de plus de deux cents, chacune réclamant pour elle la supériorité sur toutes les autres. Nous serions fort en peine pour régler définitivement la question : heureusement pour nous que nous n'y sommes pas tenu. Nous voyons avec plaisir que plusieurs machines Canadiennes peuvent soutenir la comparaison avec les Américaines, et n'était ce tarif absurde qui actuellement tue notre industrie, nul doute que nos machines à coudre ne pussent soutenir une rude compétition avec les Américaines de l'autre côté de la ligne. Mais tandis que les Canadiens ont à payer 28 par cent de droits pour pénétrer chez nos voisins, ils n'ont, eux, que 12½ par cent seulement à payer pour entrer en Canada. La concurrence devient de suite impossible.

Voici les moulins à tricoter de Bickford, tels qu'annoncés sur notre couverture ; une demoiselle, en moins de trois minutes, vous confectionne une chaussette, sans que vous puissiez lui trouver le plus petit défaut. Le pied, le talon, tout est fait au moulin, il ne reste plus qu'à fermer à l'aiguille le bout du pied en dessous, et la chose se fait si correctement, que vous n'êtes plus capable de retrouver l'endroit de cette couture.

(A continuer.)
